

Douze lettres sur la vie de la Terre 1841

Deuxième lettre

Mort individuelle. — Mort relative. — Macrocosmos. — la forme sphérique est la forma archétype de toute forme organique. — Tout ce qui est organique naît de l'élément liquide. — Perfectionnement de tout ce qui naît du simple vers le multiple. — Cristallisation en acte.

Qu'à toi, mon fidèle ami de longue date, le cours des idées de ma précédente lettre a été plaisant et éclairant, cela me réjouit d'autant plus que cela me donne le courage de m'exprimer totalement de plus en plus loin, comme la voix intérieure m'en fait le présage. Aussi trouvé-je totalement juste que tu me presses d'avoir une explication précise justement sur le concept de mort individuelle, de la mort au sens habituel et d'examiner avec soin des exemples, attendu que la fausse manière de voir la nature organique vivifiée et la nature inorganique morte ne repose que sur un malentendu au sujet de la mort. — Comme dit, tu as probablement raison ici, mais le développement de cette discussion n'est assurément pas rattaché à des difficultés insignifiantes. — C'est une affaire bien singulière, ma foi, ce que nous désignons par mort individuelle. — Si nous regardons autour de nous dans la nature, au premier coup d'œil, il semble bien que la mort et l'anéantissement nous entourent partout, puisque tous les phénomènes, selon leur vie temporelle et leur qualité d'être limités, sont destinés tôt ou tard à disparaître ; et pourtant si nous y regardons d'une manière plus pénétrante sur un cas isolé, alors nous recherchons en vain la mort réelle, car nous nous convainquons bientôt que là où nous croyions la voir tout d'abord, ce ne sont que toujours d'autres et nouvelles incitations de la vie qui s'illustrent, de sorte que dans le phénomène de ce qu'on appelle décomposition [putréfaction, *ndt*] jaillit immédiatement une source de phénomènes de vie nouveaux et infinis et que ce qui nous apparut justement comme une mort n'était qu'une transformation d'une forme de vie en d'autres. — Dans ces circonstances, plus d'un poète *larmoyant* [en français dans le texte, *ndt*] me font donc parfois l'impression bizarre que peut-être, parce que du fait de s'accorder du bon temps dans leur vie pleine et allègre, ils n'ont guère le courage de s'attarder volontiers à toutes leurs sensations et considérations malades sur la mort ; d'après eux, le concept de la mort absolue ne cessant de s'acharner sur tout ce qui disparaît de végétal et d'animal, repose sur un volcan complètement éteint ou sur un glacier des Hautes-Alpes, et ils ne cessent de déplorer la pauvre nature qui dût pâtir de la mort et sombrer misérablement dans toutes ses formes ; or pourtant ce n'est que leur œil qui est mort lui-même pour cette vie qui ne cesse ici de se déployer en se renouvelant alors de tous les côtés ! — À la vérité, si ce qu'on appelle véritablement, habituellement et à grand tort, l'homme du monde, à l'occasion d'un hasard quelconque, se voit déplacé un jour dans la région des glaciers des Alpes et qu'il regarde les rocheux abrupts et les dentelures bleuâtres des masses de glace dans un calme inébranlable, alors il s'enfuira de ces régions mortes à peu près pour lui en éprouvant les mêmes sensations que de quitter un caveau. — Mais combien la même scène se présente autrement lorsqu'un chercheur comme Hugi¹, par exemple, se met à regarder à l'intérieur de la vie sans conscience en formation dans ce même glacier ! — Je ne peux réellement pas m'empêcher de te faire part, ici déjà, de ses descriptions véritablement destinées à plus tard. Dans ces circonstances il rapporte, par exemple, l'expulsion singulière de corps étrangers hors de la masse glaciaire : « Personne ne voit encore bien », dit-il, « où se produit le phénomène de fonte du glacier qui se divise en crevasses innombrables ou bien s'ébrèche sur les roches et ne fait aussi qu'enfermer des pierres de la grosseur du poing. Ce qui chute dans une telle crevasse étroite ou bien pénètre autrement dans le glacier, se voit quelque temps plus tard repoussé et rejeté en surface, et même les fardeaux les plus énormes qui soient. En 1828, j'enfouis dans la glace plusieurs pierres jusqu'à 10, 12 pieds² de profondeur et je les recouvris de glace sur la même hauteur. La hauteur du glacier, ses couches furent mesurées avec précision. L'année suivante toutes les pierres étaient réapparues en surface sans que le glacier eût diminué. Chaque glaciologue considère cette expulsion comme un fait tout aussi bien que celui de l'avance des glaciers.

¹ Franz Joseph Hugi (1791-1855) voir *Wiki*. *Ndt*

² Longueur d'un pied humain. Rien qu'en Allemagne il existait 26 longueurs étalons différentes du pied, de 250 mm dans la Hesse jusqu'à 429 mm en Saxe. En 1820, la moyenne se situait à 287 mm, [soit donc pour ici environ 3 m de profondeur, *ndt*].

Sans cette expulsion, toute masse glacière dût se retrouver mélangée de fond en comble de décombres de pierre puisqu'on découvrirait des matières terreuses et colorées dans et entre ses couches. Ces deux ou trois-là, qui démentent l'expulsion, signalent pourtant les couches du glaciers comme étant d'anciennes surfaces glacières ; mais pourquoi donc ne renferment-elles aucuns décombres de roches, qui couvrent la surface actuelle jusqu'en haut du névé ? — Comme le névé, c'est la neige congelée des hautes Alpes, en suivant la pente, qui s'approche de la limite inférieure où elle commence à acquérir sa granulation indéterminée et à se transformer en glacier. Sur sa base pourtant, à 13 000 pieds d'altitude, le névé est aussi déjà de nature glaciaire. C'est seulement la région de la limite du névé, où cette formation achevée atteint la surface, où ces débris de roches, et parmi eux les plus énormes charges, commencent à être expulsés du bas vers la surface, en effet, à remonter même encore à la surface finalement du glacier lui-même. Ce n'est pas le névé, mais plutôt le glacier qui, se formant à partir du névé et se développant de plus en plus, les pousse en les rejetant vers l'extérieur ; souvent je vis certes des chamois morts s'enfoncer dans la masse du glacier, mais à ma plus grande surprise et tout aussi souvent, je vis réapparaître les os de ces mêmes exempts de souillures expulsés du glacier. Voici quelques années, un cheval fit une telle chute dans une crevasse sur le *Gries*³. Tout l'été, il s'enfonça de plus en plus profondément et disparut complètement. Voici deux ans, ses os exempts de souillures furent expulsés à la surface du glacier. Je fus même en mesure de reconstruire presque la totalité du squelette. »

Dans de telles considérations on ressent aussitôt, il est vrai, l'activité de vie de ce qui est apparemment mort et inorganique au point que très facilement, en poursuivant de cette manière, on ajouterait à ce qui vient d'apparaître de nouveau, le pouvoir de faire croire, à l'autre extrême, que cette vie fût réglée par une âme agissant *arbitrairement*, étant donné que ces mouvements extérieurs isolés et dépourvus de conscience — qui ne sont nonobstant qu'une vie planétaire sommeillant encore dans un profond mystère, — se manifestent ici dans ces soulèvements et enfoncements du champ de glace. Le phénomène de la vie de la Terre se comporte directement ainsi en outre dans le second exemple mentionné du volcan éteint. Jette donc auparavant un coup d'œil sur la description, qui t'es peut-être encore inconnue, de Rüppell⁴ du cratère du volcan éteint sur l'île *Vulcano* et permets-nous ensuite de poursuivre nos considérations générales sur ces soi-disant tableaux de mort dans le milieu de la grande vie de la nature. — Rüppell raconte : « Le cratère du volcan, comme toutes les bouches de feu volcaniques, est un entonnoir tronqué de quelques 900 pieds de haut : le bord le plus extérieur de cet entonnoir est conformé de manière ellipsoïde ; son plus grand diamètre, s'étendant d'est en ouest, peut éventuellement bien mesurer 1100 pieds, le plus petit à peu près 700 pieds. Le cratère lui-même s'approfondit et là où son bord est plus bas, il fait moins de 400 pieds et les surfaces inférieures de l'épointage de l'entonnoir peuvent vraisemblablement se trouver dans la proportion $\frac{1}{2}$ par rapport à la lisière supérieure de l'entonnoir qui l'entoure. Sur la moitié de l'anfractuosités s'élève un mur de roche presque vertical ; seule la partie supérieure, formée d'une accumulation de cendres volcaniques rejetées, se rétrécit en une forme de cirque. La lave consistante formant les parois rocheuse inférieure est d'une couleur jaunâtre, offrant une grande résistance vraisemblablement aux dégagements gazeux et de vapeurs agissant d'en dessous sans cesse sur elle d'où sa violence ; elle est parfaitement pâteuse, sans chambres gazeuses, libre de fossiles de nature étrangère, profondément divisée et crevassée de fissures aux arêtes vives, au travers desquelles sortent de partout des fumerolles, saturées de soufres et autres ingrédients, et même le sentier rocheux qui a été aménagé du côté sud-ouest, se fraye un passage au travers de nombreux endroits totalement brûlants où les fumerolles qui ne cessent de sourdre. — Si l'on est parvenu sur ce sentier à la surface inférieure du cratère, laquelle n'est du reste rien moins qu'unie, l'attention est captée avant tout par une éminence tonitruante, qui s'élève du côté nord de quelques 60 pieds au-dessus de la surface : de lui s'élèvent de nombreuses colonnes de fumée, dont une toute particulièrement puissante depuis une ouverture de 14 pouces⁵ de diamètres du côté est du sommet de l'éminence. On peut à peine s'en approcher à deux pas parce qu'un courant de gaz incandescent ne cesse d'en sortir. Ici retentit un vacarme ininterrompu et lugubre ressemblant à une

³ *Gries* dans le *Brenner*, au Tyrol.

⁴ Wilhelm Peter Eduard Simon Rüppell (1794-1884) Grand explorateur et chercheur. Voir *Wiki. Ndt*

⁵ Un pouce représente une longueur d'en moyenne 2,9 cm ici.

grosse masse de liquide en ébullition, Tout autour de l'ouverture se présentent des cristaux de soufre sublimés en forme d'aiguilles et une croûte de chlorhydrate d'ammonium de 4 lignes⁶ d'épaisseur. Tout autour se trouvent de toutes petites fissures et ouvertures, desquelles s'échappent des fumerolles plus ou moins fortes mélangées à du soufre, de l'ammoniac et à de l'acide chlorhydrique. Partout le sol est très chaud, voire même souvent insupportablement brûlant et ce petit cône est vraisemblablement le siège principal actuel de l'activité volcanique. Sur les côtés est et ouest de ce cône, au pied de la paroi rocheuse, c'est l'endroit où les fumerolles qui sortent déposent de préférence cet acide borique naturel, sous forme de croûte au long de la surface qui parfois, telle un croûte de neige sale, recouvre des étendues entières. Ici aussi, du reste, la partie sud-ouest inférieure toute entière de la paroi du cratère et la surface du sol qui la jouxte est recouverte de fines couches d'incrustations d'alun et de gypse de peu de solidité, de sorte que souvent on peut s'y enfoncer d'un pied de profondeur ; beaucoup de vitriol de fer [ou aussi « vitriol vert », sulfate ferreux, ou sulfate de protoxyde de fer, *ndt*] se trouve dans ces incrustations. Sur ce côté, ainsi que disposées vers le sud et sud-ouest, s'échappent moins de fumerolles de soufre ; mais d'autant plus puissamment s'exhalent-elles du côté est. Ici c'est du soufre complètement sublimé qui s'est concentré parfois en groupes de stalagmites ; on rencontre aussi fréquemment de l'ammoniac et de l'acide borique mentionnés ci dessus qui se trouvent sous une forme évoquant des stalagmites. La chaleur du sol est intense ; sur la paroi rocheuse il y a pareillement une grande ouverture, d'où mugit constamment un dégagement de fumerolles impétueux, retentissant à l'instar d'un liquide en fusion. Et ainsi voyons-nous l'alun, le soufre, le sel gemme, le vitriol [acide sulfurique, *ndt*], l'ammoniac et l'acide borique], en partie par sublimation et en partie par efflorescence stalagmitique, engendrer le cratère du volcan. Comme aussi beaucoup d'autres substances, qui ne collaborent pas moindrement à l'activité volcanique, ne souhaiteraient-elles pas être découvertes encore, après avoir été omises en raison jusqu'à présent parmi de grandes quantités d'autres ? » —

Ainsi donc cette description ! et il est certain que celui qui regarde attentivement comment de tels lieux, adoptant souvent l'aspect d'un tableau d'une zone de mort — malaxant tout cela intérieurement et le transformant sans cesse en remuant — se convertira ici aussi bientôt d'un concept de mort en concept de vie —, oui, il trouvera cela bien plus naturel encore que d'en élever, comme les anciens le faisaient, l'âme dépourvue de conscience se démenant ainsi dans de tels phénomènes à la personnalité d'une divinité subordonnée⁷, plutôt que d'en méconnaître la vie de ceux-ci principalement. — Assurément sur ces entrefaites c'est seulement de la conception de certains phénomènes sous la forme d'une mort individuelle, qu'est partie toute distinction entre nature inorganique morte et nature organique vivante de sorte ainsi que cela puisse ne pas nous faire regretter de nous y être arrêtés quelque temps pour amener le concept de cette mort individuelle à une manière de voir plus nette. — Bien entendu cela restera toujours un des phénomènes les plus extraordinaires et non sans certains aspects nébuleux, de percevoir un être vivant, qui s'est formé peut-être sous nos yeux, en étant il y a peu encore lui-même rempli de force et s'agitant, s'effondrer soudain, sans mouvement, ni sentiment devant nous et l'agrégat de ces éléments naturels, dans lesquels son idée si singulière avait pris corps ou s'était présentée, tomber à présent peu à peu en poussière et se voir absorbée par d'autres formes de vie. — Nous sentons qu'un mystère particulier se trouve là devant nous, en effet nous sentons même que tôt ou tard, nous serons nous-mêmes en proie à ce mystère. — Cela étant, si nous nous évertuons à conquérir la solution de ce mystère, celle-ci exige avant toutes choses, que nous nous souvenions bien qu'en conséquence d'un ordre du monde fondé dans le plus grand mystère divin, un changement éternel, une multiplicité infini, échoient tout aussi nécessairement à l'élément de nature (à ce qui est éternellement mobile dans l'espace, à l'éther, comme Kant, définissait déjà la matière, dénommé comme *αειδέω* = « se mouvoir éternellement ») à l'instar d'une unité éternelle et d'une-auto-identité-à-soi constante de l'idée et qu'en conséquence, de la même façon qu'un enfant donne à reconnaître une union singulière des qualités du père et de la mère, ainsi chaque phénomène isolé, chaque organisme particulier, dans lequel ces deux

⁶ Ici, le douzième ou dixième d'un pouce, disons donc à peu près 2,9 mm

⁷ En l'occurrence ici, le site des forges d'Héphaistos-Vulcain, dieu du feu. « Sous ces rochers, écrit Virgile, est un antre profond, miné par les fournaies des cyclopes, qui sans cesse y font gémir l'enclume sous leurs pesants marteaux. Là, le feu bruyant, animé par les soufflets, embrase le fer qui retentit et étincelle sous les coups redoublés des forgerons. C'est dans cette île ardente, demeure de Vulcain, dont elle porte le nom, que le dieu du feu descendit du haut des cieux. », *ndt*.

moments s'interpénètrent, dussent aussi en partie s'y unir les qualités essentielles de ces moments quasi comme un sceau sur le document de son ascendance. — Ainsi donc d'après cela chaque être né, chaque phénomène naturel de nature d'une part, est impérissable de nature éternelle d'après l'idée qui habite en lui et, d'autre part, éphémère et changeant de nature temporelle, dans la mesure où son apparition phénoménale est conditionnée par les éléments de nature ; il est donc immortel en tant qu'idée, mortel en tant que phénomène. — Mais qu'est-ce donc ce soi-disant périr, si l'idée qui habite ce phénomène périssable est elle, éternelle, sinon une transformation de la forme de vie de l'idée ? — L'idée cesse directement de se manifester au travers de la combinaison du devenant et donc de la même façon qu'après avoir enlevé la clef de voûte d'un arc en cintre, celui-ci s'effondre soudain, ainsi s'écroulent en se séparant l'un de l'autre, après le détournement de l'idée, les éléments qui obéissaient jusqu'à ce moment précis à la cohésion de celle-ci et ses éléments se mettent alors au service de la manifestation d'autres idées. De la même façon toutefois que le navire sous le vent, laisse encore quelque temps derrière lui la trace de son sillage, avant que le poli du miroir de l'eau soit restauré, il faut ici aussi un temps plus ou moins long avant que le phénomène de l'idée qui n'agit plus en lui soit disparu et que l'ombre de celui-ci, à l'instar du comportement de l'image apparente du Soleil qui est encore aperçue au-dessus de l'horizon, alors que le Soleil véritable a déjà disparu sous l'horizon, c'est ceci que nous appelons *cadavre* (*Leichnam*) au lieu de *Leib* (terme dérivé du germanique primordial pour désigner les « enveloppes de vie »⁸) et en raison de quoi nous empruntons le concept de mort individuelle ou relative. Nous ne devrions jamais oublié ici que le même phénomène que nous désignons dans une relation comme un « dépérir » (*erstorben* ; p.p. de *ersterben* (*a, o*)), dans une autre relation désigne le lieu de naissance d'une vie toujours nouvelle qui, par exemple, de la même façon que la feuille d'une plante dépérit et pourrit dans l'eau en faisant naître d'infinis infusoires et formes primitives de vie végétale ou en continuant de les faire vivre, dont il résulte en fin de compte ensuite qu'avec cette mort ainsi désignée comme relative, ce n'est en vérité qu'une forme du discours ; car qui m'empêche de prétendre, avec justement le droit d'affirmer que l'être humain dont la formation se voit entretenue constamment par un approvisionnement de substances animale et végétale dépéries (*erstorben*), ne serait rien d'autre qu'un agrégat de cadavres animaux et végétaux, comme si puissé-je affirmer, par exemple, que les vies de toutes sortes d'espèces se développant et évoluant dans la terre d'un cimetière consistassent en l'agrégat des cadavres humains ? — Je le répète donc, ce n'est pas quelle forme de vie on envisage qui importe ; car dans ces circonstances, ici chaque organisme ne peut naître que de la transformation ou de la métamorphose d'autres organismes, ainsi partout existe donc une vie nouvelle et fraîche ou une mort et une putréfaction, selon que nous prenons en compte telle ou telle forme antérieure.⁹ — Si l'on a profondément saisi, cela étant, cette manière de voir alors on ne tardera pas bientôt à s'apercevoir comment il doit absolument bel et bien arriver que l'être humain, qui est encore étroitement limité à son horizon d'idées, prenne ordinairement en considération une partie du phénomène du monde qui l'entoure pour vivant et organique et une autre pour morte et inorganique.

⁸ C'est ici la raison pour laquelle, si la traduction française précise de *Leichnam* par cadavre est parfaitement pertinente, il n'en va **pas** de même **du tout** d'une traduction du terme *Leib*, à savoir en réalité précisément : « corps vivant » en allemand, par le simple terme de « corps » (inerte) en français ; celle-ci « perd » ainsi en précision, surtout lorsque c'est Rudolf Steiner qui parle ! D'ailleurs la langue allemande a recours dans ce dernier cas au terme de *Körper* pour désigner (chimiquement, aussi d'ailleurs) ce qui correspond à « corps inerte » physique en français. *Ndt*

⁹ C'est ici qu'il faut se rappeler l'analogie soulignée par Rudolf Steiner afin de juger par soi-même de la qualité d'un compostage bio-dynamique, en cours de réalisation, lorsqu'il précise par exemple (dans le *Cours aux agriculteurs*), que ce tas de compost doit « puer intérieurement » et « n'avoir pourtant aucune odeur décelable à l'extérieur » et cela en analogie à un intestin humain ou animal fonctionnant de manière saine dans les mêmes conditions. Pourtant on a dans les deux cas, nettement un processus de mort/dépérissement donnant plus de vie à des organismes inférieurs, dans le premier cas, alors que dans le second, les processus de décomposition inférieure donnent une vie saine à un organisme seulement plus grand. Sur ce dernier point la découverte du *microbiote* en 1998 aux USA, a apporté une preuve éclatante, une fois encore, de la justesse du raisonnement de Rudolf Steiner en agriculture, certes c'est évident !, mais aussi pour toutes les questions concernant une compréhension correcte de la vie, ce que sont incapables d'apporter actuellement la médecine et l'agriculture conventionnelles. (Une remarque encore, concernant le salon annuel de l'agriculture à Paris où les vaches doivent être montrées douchées et shampooinées pour être présentées aux Parigots, parce que tout simplement, à la ferme, en réalité, elles puent !, du fait qu'elles sont nourries à l'ensilage de maïs. Une vache alimentée de manière correcte et diversifiée, à bel et bien une odeur de « vache », certes, mais qui n'est pas du tout désagréable.) *Ndt*

Car : *le regard de l'être humain ne s'élargit que peu à peu*, tout d'abord ne l'intéressent que des situations et entourages humains, ensuite les mondes des animaux et des végétaux lui tombant sous le nez, il en reconnaît *leur* vie et autant dire qu'il lui est alors justement possible de comprendre réellement qu'en cela repose véritablement et essentiellement le fait qu'il *voit cela naître devant ses yeux* ; car comme Goethe un jour remarqua avec une profonde gravité mélancolique que de ce qui était déjà né et qui ne naît donc plus, nous n'en acquérons principalement jamais de concept vivant, lequel ne peut toujours être conquis qu'à l'observation de l'évolution et donc sur le cheminement génétique. — Mais dans ces circonstances acquérir un aperçu de la vie de l'organisme d'une planète est une tâche très difficile, beaucoup trop pour un âme qui s'éveille seulement, effectivement, car quelque chose qui restera pour toujours irrésolu et ainsi se dissimulera donc au début de la vie des composantes de la Terre derrière les énormes formes du corps de la Terre, en effet, beaucoup de composantes entourant l'être humain en ont été violemment détachées et se préparent, par un dépérissement et une décomposition individuelle à entrer dans les vies animale et végétale, et tout cela prédispose déjà ensuite facilement dans ces choses à laisser s'installer une frontière plus stable entre ce qui vit et ce qui meurt, plus que ce dont nous sommes rigoureusement justifiés à faire, une frontière dont l'impossibilité de la défendre, il est vrai, doit bientôt être reconnue, lorsqu'un regard plus profond s'est ouvert sur les profonds mystères de la mort. Nous reconnaissons bientôt, en effet pour préciser, comment l'idée doit tôt ou tard cesser, de se manifester activement dans l'une ou l'autre de la forme de vie isolée et comment reconnaître aussi alors cependant aussitôt que le matériau d'apparition du phénomène de cette idée redevient le moyen par lequel une autre idée commence à se manifester. Bref, nous voyons comment le phénomène de l'être isolé s'éteint et aussitôt se manifeste, dans les éléments qui sont ainsi délivrés, une nouvelle vie fondée par une autre idée, comment un phénomène dépérit en tant que tel et que ce dépérissement ne se montre nonobstant pas comme ce qui tient à une vraie mort. Bref, nous reconnaissons bien que le concept de mort est bien présent, mais il en va avec lui comme avec le *zéro de la mathématique*, lequel n'existe en tant que zéro lorsque je soustrais un nombre à un nombre égal, quoiqu'il soit néanmoins impossible de prouver en quelque endroit que ce soit un néant *absolu*. Et ainsi parvenons-nous à la conviction, combien il est inique, combien il n'est pas philosophique et combien la chose est intenable, d'isoler un royaume de la mort, sans vie, inorganique, en le séparant du royaume de la vie éternelle en le distinguant d'une manière radicale de ce qui continue de vivre organiquement ; car nous comprenons que tout ce qui nous environne sur la Terre et dans le Ciel est toujours et sans cesse une révélation vivante et continue d'une idée divine qui ne cesse jamais d'agir et d'opérer, que la Terre et l'Eau ne sont rien d'autres pour notre planète que la chair et les os et le sang de notre corps en propre, de sorte que lorsqu'un organisme individuel se désagrège et qu'est intervenue relativement son apparition de la mort, avec cela pourtant jamais le substrat de cette apparition ne peut se dégager du milieu de vie éternel universel et que, quand bien même le phénomène de la mort individuelle pût nous entraîner pour un instant à l'idée d'opérer la distinction entre une nature vivante et une nature morte, néanmoins un regard uniquement et plus fermement posé sur l'immense océan infini de la vie dans l'univers dût nous guérir définitivement et parfaitement de cette erreur et cela pour toujours. Pourtant c'était justement ici dans notre intention de comprendre seulement la manière singulière dont l'être humain fût parvenu à une distinction entre nature morte et nature vivante et qu'il semble donc aussi à Toi que nous ayons ainsi atteint notre objectif dans le série de nos considérations, aussi puis-je à présent me tourner vers d'autres objets de nos sens.

Là où nous avons pourtant enfoncé à présent le premier jalon pour arpenter le monde connaissable qui nous entoure, là où nous pouvons rattacher le fil conducteur censé nous guider dans ce labyrinthe des phénomènes apparents infinis, il pourrait importer moins enfin là-dessus que nous y pensions, car la nature vivifiante, enthousiaste, peut être comparée à une sphère infinie, dont le centre ne peut être découvert en tout endroit pensable, dont la périphérie ne peut être rencontrée nulle part et donc, comme Goethe l'exprima un jour avec une pertinence absolue : « Là où nous sommes, nous sommes toujours à l'intérieur ! » — Toutefois nous désirons encore, en souhaitant aussi peu vouloir systématiser seulement ce qui est possible, il ne peut s'agir d'entreprendre de considérer avec soin tout d'abord encore quelques concepts de fond de la doctrine de la vie organique. Et ici je souhaiterais rattacher aussitôt donc quelques remarques à l'expression que je viens d'utiliser : « La nature est à comparer à une

sphère infinie, dont le centre est en tout lieu et dont la périphérie n'est nulle part existante. » Je ne souhaiterais en aucun cas, par exemple, que tu voulusses considérer cette même chose simplement comme une comparaison, pour une image poétique car bien entendu cette expression se laisse démontrer avec une rigueur toute mathématique et je te prie instamment de t'y arrêter encore quelques temps étant donné que la considération de cet axiome pourrait bien nous guider pour la suite vers maintes autres clarifications encore. — Je demande donc tout d'abord, quel est donc bien la marque ou le concept véritable de la sphère autre que la forme géométrique dans laquelle tous les diamètres possiblement mesurés sont parfaitement égaux ? — Mais si l'infinité de la nature doit lui être consentie en soi, tous les diamètres de cette sphère infinie, passant par tous les points quelconques possiblement donnés par la pensée, ne seraient-ils pas tous identiques et donc égaux dans leur infinitude, tellement infiniment identiques au point que la forme sphérique ne serait même plus avérée par l'égalité, même de ces diamètres, tandis que, bien entendu, l'infinitude de la sphère dont dépend le fait qu'il ne peut plus y avoir de périphérie limitée nulle part, permet de nouveau d'admettre qu'en tout point donné comme son centre, passe un diamètre de cette sphère en restant éternellement identique à tout autre passant en n'importe quel autre point ? — La conséquence est manifestement et totalement pure et rigoureuse, sauf qu'en de telles choses, l'esprit doit savoir conserver tout particulièrement sa divinité interne au travers de l'élargissement des idées et abandonner les limites étriquées de ses représentations sensorielles. — Mais lors de telles considérations des conséquences importantes se laissent tirer directement avec la plus grande simplicité quant aux formes archétypes de tout ce qui est organiques principalement, et laisse-moi donc à présent Te présenter aussitôt ces déductions, car ce sont précisément ces phénomènes archétypes de la vie que nous devons concevoir vraiment avec un esprit épuré et clair si nous voulons ensuite nous approprier, ne serait-ce encore pour ainsi dire, en suffisance, les phénomènes qui en sont dérivés plus tardivement. — Si nous nous efforçons donc tout d'abord de pénétrer la forêt dense des faits pour en dégager par notre travail jusqu'au concept pur de la formation archétype de l'être organique, alors il nous sera nécessairement avant toutes choses apprendre ou nous souvenir que seule la totalité de la nature spiritualisée par les idées divines — le Macrocosme ou encore le grand Vivant lui-même, incommensurable, appréhendé comme un tout — est à considérer comme étant la source et quintessence de toute conformation particulière et phénoménale de la vie ; de quoi il s'ensuit donc de nouveau tout simplement que tout être individuel, chaque individu, tout organisme isolé, peut et doit en être considéré seulement comme une partie et certes une partie intégrante de ce Tout incommensurable. Cela étant, il devient bientôt évident de soi que toute partie intégrante d'un tout dût avoir part de même à certaines qualités *essentielles* de ce tout, et ceci d'une manière d'autant plus importante qu'elle ressemblera d'autant plus à ce tout, de sorte que cette partie en répétera nécessairement d'autant plus les qualités. — Mais si à présent, comme il en résulta ci-dessus, le principe de la forme sphérique est nécessairement particulier à ce qui est réellement et totalement propre au Tout de la nature, alors pourrait aussi bientôt s'expliquer parfaitement la raison pour laquelle chez tout organisme isolé qui apparaît, la forme sphérique en représente pareillement comme sa forme archétype ou bien, pour le dire mieux, dût la *présenter dans sa vie même*, comme je trouverai l'occasion par la suite de Te le démontrer aux plus remarquables exemples où cela se produit réellement. Nous avons pu entre temps tirer de la connaissance de la vérité que la partie a nécessairement part aux qualités du tout et chaque organisme singulier n'est qu'une partie de cet universel archétype vivant, c'est le Macrocosme, effectivement ici nous pouvons sans plus tarder tirer une conséquence si essentielle et importante, ainsi permet-moi aussi, cela étant, de faire la remarque encore que cela m'a toujours semblé comme si principalement directement dans la méconnaissances justement de cette vérité aussi pleine de signification, il y avait un des obstacles les plus essentiels à l'évolution de toute science naturelle profondément fondée et fertile. — L'être humain, notoirement selon son unilatéralité et limitation, ne s'habitue que par trop aisément à penser foncièrement isolé un phénomène apparent quelconque, qu'il entreprend de considérer. Comme le botaniste s'applique à présenter l'image scientifique d'une plante, débarrassée de tous ses arrières-plans naturels, purement sur une feuille de papier blanc, ainsi l'être humain apprend-il communément à connaître ainsi la nature, de sorte que pour lui, un phénomène apparent après l'autre se voit arraché de son contexte et des autres phénomènes apparents de mille manières, et habituellement il donne la préférence ensuite à le considérer au plus tard, pour ainsi dire, dans un vide absolu, au lieu de le faire quand il est replacé au sein de toutes ses associations naturelles.

C'est certainement déjà assez étrange pourtant, combien ensuite cela peut nonobstant être si souvent totalement oublié au point que pas un grain de sable, mais oui, pas même une petite poussière scintillante dans un rayon solaire, n'est pensable sans l'influence et l'existence simultanée de l'univers à l'œuvre dans sa totalité et comment donc tout être organique isolé encore beaucoup moins développé pour ainsi dire n'est pas capable d'exister sans des milliers de relations multiples avec la totalité de tout le reste des idées divines qui forment la nature. — Laisse-moi donc une fois encore répéter et brièvement récapituler ce que tu peux encore lire de ce qui est démontré en maints autres lieux : « Là où une idée singulière quelconque veut s'exposer dans des phénomènes naturels, là où une totalité organique singulière quelconque veut se développer, étant donné que dans la présentation de ce tout subordonné, doit toujours se refléter une des qualités essentielles de ce grand Tout dont il est justement une partie et dont il a pris naissance, et donc une qualité du Macrocosme ou du phénomène apparent de l'ensemble du monde. » Rappelons-nous à présent, lorsque nous avons voulu considéré la configuration du corps organique, de ce que je tentai de te démontrer un peu avant, autant que cela m'était possible, rappelons-nous que dans l'infinitude de la nature dut être reconnue la pleine égalité de ses diamètres et donc avec cela l'élément essentiel et caractéristique de la forme sphérique, alors Tu reconnais aussitôt ici la contrainte décisive du pourquoi la forme archétype de tout organisme particulier est une répétition plus ou moins parfaite de cette particularité de forme du Macrocosme, notoirement celle d'exiger avoir d'infinis diamètres égaux entre eux ; en un mot, pourquoi *à tout organisme organique isolé doit échoir la forme de la sphère en tant que forme de base la plus précoce de son existence.* — À ce théorème auquel il faut reconnaître une des lois fondamentales de toute vie formatrice et dont j'ai tenté ici d'en démontrer la raison profonde, permets-moi pourtant que j'aligne aussitôt la mention d'un autre théorème, notoirement que toute naissance d'un tout organique n'est pas moins *possible qu'à partir de l'élément liquide.* — Mais comment devrait donc procéder sinon la formation du déterminé, du limité, de l'organisé autrement que de l'indéterminé, de l'encore illimité et de ce qui n'est pas encore organisé de manière consistante ? — Dans les antiques légendes déjà, quelque chose de précaire, d'irrésolu et de chaotique, bref d'indéterminé était la matrice de tout ce qui est devenant. — Cependant si l'élément liquide est justement cette forme d'apparition de la substance, délimitant essentiellement l'indéterminé et se trouvant être déterminable à l'infini nonobstant en ce qui concerne cette délimitation, alors on reconnaît bien d'ici aussitôt la raison intérieure nécessaire de ces deux grandes lois fondamentales naturelles, à savoir que tout élément organique ne peut se former et procéder qu'à partir de la forme du liquide.

On pourrait du reste aligner à cela la mention d'une troisième grande loi naturelle de valeur universelle et Tu dois déjà m'autoriser encore à soumettre celle-ci à l'analyse avant de passer ensuite seulement à la considération d'exemples isolés tirés de l'histoire naturelle de la formation des êtres vivants ; car combien même la considération d'une telle chose abstraite puisse avoir tout d'abord au premier coup d'œil quelque chose de rébarbatif et d'infructueux, on reconnaîtra pourtant bientôt qu'il en est ici à l'instar des Alpes, par exemple, où également les roches les plus élevées, les plus abruptes et semblant bien mortes, en préservant la neige fondant en torrents, répandent la bénédiction de la fécondité en été sur les terrains en contre-bas. — Cette troisième loi de formation est cependant à formuler de la manière suivante : *tout individu se formant et s'organisant d'autant plus simplement, au travers des premières formes de constructions géométriques déterminables et davantage que celles-ci présentent une simplicité dans les jeux d'interaction de ses activités, aussi bien entre ses membres intérieurs structurants que ses comportements vers l'extérieur* dût nous apparaître comme *tel plus nous remontons loin dans l'histoire de la formation de sa vie*, de sorte qu'il se met à croître constamment, sous chaque rapport, de la plus grande simplicité à la plus haute multiplicité. Il saute tout de suite aux yeux ici, bien entendu, que cette loi de formation, présentée comme troisième théorème de formation, délivre pour ainsi dire un élargissement de la première loi de formation, car cela ne souffre d'aucun doute que parmi toutes les formes possibles, la sphère est la plus simple construction, et si la première loi de formation prouvait que justement pour cette raison la sphère dût être la forme archétype de toute structure organique, ainsi est-il vrai que cette troisième loi entre parfaitement en coïncidence avec la première. Par contre une différence subsiste pourtant que celle-ci, qu'on vient de mentionner, ne renferme que la détermination au principe archétype [à l'origine primordiale

de la forme, *ndt*] puisque au contraire celle-là limite l'histoire de la progression du développement, car en effet elle la détermine selon sa modalité.

Mais permetts-nous à présent de sortir du champ de ces considérations abstraites et d'entrer dans les régions des libres et grands phénomènes de la nature eux-mêmes, où, je crois, rien ne sera plus approprié, par exemple, en effet je peux bien l'affirmer, pour servir à la démonstration des théorèmes énoncés ci-dessus, au moment où nous dirigeons notre regard tout d'abord sur la naissance des plus grands et plus connus organismes, des corps célestes qui planent dans l'espace infini universel. Je ne veux pas dire ici que je veuille simplement Te rendre attentif sur la manière dont, dans tous ces corps, aussi loin que nous puissions précisément les observer jusqu'à aujourd'hui, la forme sphérique se manifeste le plus résolument et que dans cette formation authentiquement primitive s'exprime la confirmation de la première loi, j'ai beaucoup plus à l'esprit, au contraire, ce qu'un chercheur de la nature nous a fait connaître de certaines formations universelles (cosmiques) sur la naissance de celles-ci en nous la rendant compréhensible par la richesse de son esprit, de sorte que de ce fait une déduction nous est devenue ainsi possible quant à la naissance aussi des autres corps célestes ; car de nouveau puissions-nous ici faire souvenance ici de la parole de Goethe :

« daß der Mensch nur das Entstehende, nicht aber das bereits Entstandene
jetzt nicht mehr Entstehende, zu begreifen vermögen. »

« Que l'être humain puisse avoir la capacité de saisir ce qui **naît**
et non pas le déjà **né**, qui à présent ne naîtra plus désormais. »

J'ai à l'esprit ici Chladni¹⁰, qui en recueillant une quantité d'observations et d'expériences sur l'histoire des météorites, n'avait peut-être tout d'abord que l'intention de prendre sous son aile protectrice d'anciens récits que l'on mettait au compte de fables antiques et de les défendre contre de faux protagonistes des Lumières, mais que pourtant, à cette occasion, involontairement voudrais-je presque dire, il nous ouvrit un regard sur l'histoire de la naissance de ces infusoires cosmiques, pour ainsi dire. À partir de ses observations il rendit notoirement extrêmement vraisemblable le fait que dans l'espace universel des sphères des masses de nébulosité tantôt plus petites, tantôt plus grandes prennent naissance et traînent et lorsqu'elles en viennent à entrer au contact de l'atmosphère terrestre s'allument en interactions électriques ou bien ne s'illuminent que momentanément en la traversant et s'éteignent, comme ce qu'on appelle des étoiles filantes ou bien encore se consomment et sous la forme de produit d'inflammation plus denses, fusionnant en gouttes plus ou moins grosses de sorte qu'elles sont attirées par la gravitation de la Terre, se précipitent sur elle et se comportent comme des météorites. Réfléchissons à présent dans l'observation de ce qui nous est connu tout d'abord et dans ce qui se révèle aussi dans son système de corps célestes, que certaines formes *persistantes* représentent en gros les deux formes d'apparition des infusoires cosmiques mentionnés, notoirement **1.** sphères nébuleuses¹¹, délimitées et indéterminées et **2.** sphères plus compactes, portant des signes nets de fusion originelle, dont les unes sous le nom de comètes, les autres sous le nom de planètes sont connues, de sorte que de telles observations nous apparaissent dans une signification bien plus élevée ; elles nous promettent même sur l'histoire de la formation des corps célestes que nous habitons, maints éclaircissements directs et peuvent par ailleurs servir en même temps d'exemples pertinents et élucidés sur les trois degrés de formation mentionnés ci-dessus. Si nous avons appris en regardant notoirement aussi qu'ici la forme sphérique s'annonce comme le document d'une première aspiration à adopter une conformation

¹⁰ Ernst Chladni (1756-1827) physicien allemand fondateur entre autres de l'acoustique moderne, le premier à avoir pensé que les météorites proviennent du système solaire (voir *Wiki*). *Ndt*

¹¹ À partir de ce point ici dans l'exposé de Carl Gustav Carus de cette lettre et des suivantes, il serait bon que le lecteur eût à son côté — comme le traducteur d'ailleurs a procédé — un ouvrage de *Sosmographie* tel que celui de Roland Maillard & Albert Millet : *Cosmographie* (classe de philosophie et de sciences expérimentales — programme du 24 juin 1948 — Classiques Hachette[©]) 1953 Paris ou bien tout autre aussi complet ; il y a aussi D'Elizabeth Vreede : *Le Ciel des Dieux* chez Triades, mais elle a déjà été beaucoup plus loin que Carus lui-même dans ses considérations, aidée et soutenue en cela par Rudolf Steiner lui-même qui avait complètement intégré et enrichi par dans son penser vivant anthroposophique tout cet apport de Carus. *Ndt*

organique individuelle, la masse nébuleuse est elle-même une preuve pour la seconde loi de formation en tant que substance liquide primitive et enfin, nous ne pouvons qu'examiner avec soin les multiples formations cristallines individuelles solides des masses météoritiques précipitées sur la Terre et nous reconnaissons directement dans la forme figée, justement parce qu'elle est une forme plus tardive et doit apparaître à présent par la plus grande multiplicité de sa conformation interne, dans le même temps comme une confirmation et un éclaircissement de la troisième loi de formation cités ci-dessus. — Toutefois comme cette loi de formation se vérifie de manière multiple entre temps dans les grands phénomènes du monde, ainsi de même nous pouvons éventuellement considérer aussi dans les petits et cela de mille manières que nous le voulons, des processus de formation restant souvent invisibles à l'œil nu, et nous rencontrerons partout les mêmes lois. Le simple phénomène de la goutte d'eau m'a donné sous ce rapport déjà souvent l'occasion des considérations les plus variées et des plus significatives. En lui nous reconnaissons un de ces phénomènes archétypes, dont l'examen m'est constamment apparu d'un grand poids ; car un tel phénomène archétype, fut-il une fois correctement appréhendé et interprété, il doit nécessairement en résulter la compréhension d'innombrables autres phénomènes. Mais cela étant le phénomène archétype, c'est le phénomène primitif le plus simple d'une certaine série, c'est seulement dès lors qu'il est clair pour nous lorsque pour la contemplation ou bien pour le dire plus correctement (parce que cela se produit avec l'intervention alors de la raison) pour la compréhension de sa loi intérieure qui le conditionne, nous atteignons son archétype, son idée, car seulement alors sous cette condition, l'égalité du même avec notre propre idée, pareillement à partir de notre idée auto-consciente et le phénomène de la corporéité vivante résultant de l'existence, peut être ressentie avec apaisement. Nous n'affirmons pas non plus d'un être humain que nous connaissons, que nous le comprenons mieux, lorsque nous avons appréhendé la forme extérieure de son phénomène, mais nous requérons au contraire ici l'idée de cet être qui conditionne son phénomène, c'est à dire que la vie intérieure de son âme, nous soit perceptible. De cette manière tout ce que nous appelons, pour d'autres phénomènes naturels secondaires apparents, des éclaircissements ou ce que nous apprenons à comprendre, devient pour cette raison rien d'autre qu'un retour de ces mêmes au phénomène archétype perçu dans toute sa candide simplicité et ils sont ensuite évidents parce que l'essence primordiale qui est la sienne en devient intelligible. — En ce qui concerne donc la goutte d'eau, elle doit être importante pour nous étant donné qu'en elle cet élément organique remarquable de la pure liquidité sphérique¹² se présente sous sa forme physique sensible la plus simple ; et — n'est-ce donc pas merveilleux : que j'arrache une quantité encore la plus minime de ce liquide du même liquide ou bien que je la détache de son adhérence à un corps solide [rosée sur l'herbe, par exemple, *ndt*], bref, que je l'isole, en la laissant planer par exemple dans l'espace le plus vide possible, et alors s'éveille aussitôt le principe de vie, dans cette quantité de délimitation foncièrement indéterminée mais une délimitation déterminable à l'infini¹³ pénétrant pourtant tout l'étant (*alles Seiende*) ; l'idée de l'unité se confirme au travers de la relation de sa masse d'ensemble à un centre, et puisque cette relation est nécessairement partout la même dans l'ensemble de la masse, ainsi surgit aussitôt cette forme dont les diamètres ou les rayons, sont égaux entre eux, c'est la sphère et cette masse d'eau — à présent ici la goutte — a fait le premier pas vers la vie mais elle y reste comme « fascinée » [guillemets du traducteur] à ce degré et entravée, car l'idée qui est

¹² Voir le film *Microcosmos*, les scènes où l'on voit les gouttes de pluie naturelle tomber sur l'herbe et les insectes dans la réalité de leur forme sphériques, très légèrement aplatie vers le bas sous l'effet de la pesanteur. Une belle occasion de se débarrasser de « l'image fautive » de la goutte d'eau colportée par les dessins animés de Walt Disney. Entre temps la vie quotidienne des astronautes de la station spatiale internationale nous a démontré qu'une goutte d'eau a bien cette structure sphérique parfaite en absence de gravité. La raison pour laquelle elle reste cohérente est connue désormais aussi mais sa nature chimique se trouve en dehors des considérations faites ici. *Ndt*

¹³ Car c'est celle de nature « océanique », là où naquit la vie car l'eau c'est la vie !

Dans une molécule d'eau, l'énorme atome (ou bien « grosse ondine ») d'oxygène (numéro atomique :16) est entourée de deux petites atomes d'hydrogène (numéro atomique 1) qui ne font pas du tout « le poids atomique » de la molécule, oserai-je affirmer, mais par contre ils en garantissent la cohérence « liquide » en entretenant des « liaisons hydrogènes » avec d'autres oxygènes (ou ondines) du voisinage des autres molécules d'eau. C'est du moins comme cela que le biochimiste « voit » la chose en attendant qu'un autre « Einstein » biochimique vienne introduire un ordre supérieur là-dedans... Quant au biodynamiste jardinier ou fermier, quand il agit durant une heure les préparations 500 et 501, on peut penser qu'il parvient à « relâcher » ces liaisons hydrogènes et à « alléger » ainsi la densité de l'eau (raison pour laquelle la formation des vortex gauche et droit, en devient beaucoup plus aisée naturellement aussi à proportion du dynamisme propre à la personne qui agit et à son âge...) *Ndt*

devenue vivante en elle n'est pas assez puissante pour affirmer son apparition phénoménale dans une constance inébranlable vis-à-vis du cours incessant des éléments. Il ne faudrait principalement et véritablement penser qu'à une goutte d'eau isolée, authentiquement immobile dans l'espace universel là où les forces d'attraction des corps célestes s'annulent les unes les autres sur elle, en la maintenant ainsi en équilibre, quelque chose d'*équivalent* à la légende du cercueil de Muhammad, qui devait être maintenu flottant dans l'espace aérien au moyen de puissants aimants, car se révèle en cela constamment la domination du Plus Puissant sur les faibles de sorte que ces derniers constamment attirés par le Premier dussent nécessairement en être modifiés dans leur essence par son attraction. Ainsi pouvons-nous donc prendre seulement pour objet la goutte d'eau, comme elle tombe dans l'air ou bien telle qu'elle adhère sur les corps solides (mais dans ce cas en subissant toujours il est vrai de tout temps une certaine modification de sa forme). Et pourtant maintes observations sont à mettre en place qui ne sont pas de peu d'importance sur cette sphère d'eau que nous pourrions bien désigner comme le prototype ou l'exemple de toutes les formations organiques primitives. Car de la même façon que parmi maints contes anciens nous découvrons tant d'histoires d'anneaux magiques [ann-eaux ici pourrait-on même écrire pour l'occasion en français, *ndt*] qui, tournés dans un sens ou un autre, pouvaient rendre tantôt visible ou tantôt invisible leur possesseur, ainsi est-ce aussi le cas ici avec une idée conditionnant un phénomène individuel quelconque, laquelle tournée dans un sens ou dans un autre, fait tantôt surgir tantôt certains phénomènes ou tantôt en fait disparaître d'autres, et certes, elle les fait alors disparaître d'une manière telle que l'existence, en effet, un être toujours est-il qui n'est pas moindrement *dominant* de cette raison conditionnant justement ces apparitions phénoménales-là, dût en être déniée carrément de ce fait par n'importe qui ne s'en tient qu'à ce qui est sensoriellement perceptible [à l'instar de Thomas vis-à-vis du Ressuscité, *ndt*]. En ce qui concerne l'eau donc, ainsi plane au-dessus d'elle comme modèle de son être ou bien comme image-archétype spirituelle, une loi dans laquelle est aussi déterminée la particularité d'une configuration solide prenant naissance sous certaines conditions. Mais nous désignons une telle manifestation d'une structure solide déterminée par une loi interne mais antérieurement invisible, surgissant ainsi de l'élément liquide — *crystalliser* et nous y reconnaissons l'équivalent des plus merveilleux processus, comme un événement, un acte par lequel originellement, tout est conditionné de ce qui nous apparaît sous une forme solide ferme et durable, tout ce qui peut être désigné comme la pierre, la plante, la Terre ou le corps de l'animal. Cela peut éventuellement me permettre plutôt donc seulement de Te présenter en détail mes idées sur la cristallisation de la goutte d'eau, étant donné que *ce simple processus de formation une fois bien compris*, signifie véritablement *comprendre toute la formation de la vie*. Car il est connu à satiété que parmi les plantes, maintes poussent tout à coup pour atteindre rapidement la formation des graines afin de clore aussitôt leur cycle de vie et mourir (Tu n'as qu'à penser aux champignons et aux plantes annuelles) alors que d'autres poussent de manière continue et notoirement à chaque révolution annuelle de la Terre autour du Soleil multiplient leurs formations toujours au moyen de répétitions de la première forme des graines ou bourgeons, par de nouvelles feuilles et fleurs et commencent un nouveaux cycle de vie, ainsi cela se comporte véritablement avec les formations organiques principalement. — Quelques-unes, dirais-je, montrent la vie, l'acclimatation de l'idée dans la nature, seulement dans sa toute première potentialité, sans répétition de leur formation initiale, d'autres ne cessent de répéter cette acclimatation de l'idée ou une présentation multiple de l'idée, en l'élevant à une deuxième, troisième formes, voire en effet, même aux formes supérieures à une puissance infinie pour ainsi présenter une vie qui devient par cette multiplicité à l'intérieur de l'unité interne, un reflet plus évident de la diversité infinie de la grande vie cosmique. — Cela étant, *la* formation qui naît à la suite d'un seul et unique acte de vie, *cet* organisme ne progresse pas plus loin, dont la vie s'éteint, *avec la première* acclimatation de l'être archétype, dans le devenant (cela est dans la nature) : ceci est bien ce qui confère le premier concept pur de cristal. Car le mot cristal vient du mot $\chi\rho\upsilon\omega$ et signifie « coagulation », devenir solide à partir de l'état liquide et caractérise donc justement ce premier acte de formation par lequel doit commencer toute configuration organique. Il est vrai qu'il s'ensuit que nous devons apprendre à élargir quelque peu le concept de cristal que ce n'a été le cas jusqu'à présent, puisque chez les Grecs déjà le mot $\chi\rho\upsilon\omega$ était en usage aussi bien pour le caillage du lait que pour la cristallisation de l'eau en glace ou de la gelée, ainsi percevons-nous, plus tard bien entendu, que maints corps plus simples, exclus de ceux que l'on désigne d'habitude exclusivement comme tels en affirmant ainsi une certaine autonomie, appartiennent totalement au domaine de ce concept. — Cela étant

revenons-en à nos métamorphoses de la goutte d'eau ! — Cela ne retentit-il pas réellement à l'instar d'un mythe admirable lorsqu'on raconte : une sphère d'une transparence cristalline de l'élément liquide plane au travers de l'air : en elle règne une attirance secrète envers une configuration solide qui s'efforce de réaliser les divisions géométriques élémentaires de la sphère. Aussi longtemps qu'une tension électrique, que nous désignons comme chaleur, entre diverses parties du système planétaire pénètre cette sphère d'eau à un degré élevé, cette attirance secrète ne parvient pas à satisfaire sa formation individuelle ; mais que cette tension en vienne par contre à chuter jusqu'à un certain degré, alors se déclenche ce lien-là de toute-vie pour ainsi dire et la vie individuelle acquiert dès lors la force de s'imposer plus nettement. Ensuite, là où s'éveillent les effets remplis de mystère, il en est de la proportion de la sphère, à savoir que l'un de ses cercles les plus grands arrache la part à présent immobile, la masse de la sphère d'eau qui fige dans sa surface et dans cet hémisphère s'ordonne à nouveau la mesure qui lui est inhérente, c'est le rayon qui fragmente exactement en six parties tout d'un coup l'ampleur de cette surface, l'élément gelant selon la direction de l'hexagone. Ainsi cela se produit-il d'une manière extrêmement admirable que ce qui planait il y a peu dans l'air, comme une sphère d'eau claire et liquide se voit gelée en un cristal à présent par le froid et continue soudain de planer sous la forme d'une étoile d'eau à six branches, jusqu'à ce que finalement, la pénétration de l'étoile par un rayonnement électrique de chaleur, au moyen d'une métamorphose régressive, fasse renaître la sphère d'eau élémentairement liquide, en transformant l'étoile gelée en goutte sphérique. — Certes, il est de la plus extrême importance de considérer de tels processus simples avec toute la vertu de l'esprit et de les considérer avec persévérance ; car comme Platon le déclara un jour d'une manière très importante que tout philosophie débutait par l'*admiration étonnée*, cette manière d'être interpellée et émue au plus profond de soi de l'être humain par l'admiration étonnée devant la grande énigme du monde et de l'existence humaine, ainsi de même toute recherche naturelle philosophique début-elle nécessairement par la profonde sensation de l'inouï dans le plus simple événement de la vie ; et précisément par ce sentiment d'émerveillement, par cette vénération s'ouvrant devant le Mystère dans les phénomènes primitifs les plus simples de notre propre vie intime, naît alors l'amour qui nous transporte dès lors vers de nouvelles pages de l'exploration de la vie infinie du monde — mais de la satisfaction de cet amour grandit finalement en nous le bonheur, la satisfaction intérieure, laquelle pénètre pareillement l'authentique philosophe comme l'authentique chercheur et elle le cuirassera contre les flèches de la vie ordinaire. Celui qui délaisse par contre ce cheminement du simple au multiple et se tourne dans la considération de la nature aussitôt vers des phénomènes les plus combinés, voire en effet en tentant souvent même de les rendre encore plus confus au moyen d'expériences et de rapprochements artificiels, qu'il ne se lamente donc point ensuite si ses recherches lui refusent constamment tout résultat clair et consolant et si la dispersion constante, en effet, je dirais même la fondrière abyssale de ses efforts, doit le remplir lui-même d'une répugnance intérieure ne le faisant demeurer dans le martyre.

Carl Gustav Carus : *Douze lettres sur la vie de la Terre*, (édité par le Pr. Dr. Ekkehard Meffert) *Verlag Freies Geistesleben*, Stuttgart 1986, pp.57-74. (ISBN 3-7752-0880-4)
(Traduction Daniel Kmiecik)